

6

... quel enfer d'ennui que la religion...

De l'expérience adulte, des choses de la vie et de la religion, je savais, à peu de différence près, comme tous les autres garçons de ma génération, ce que j'avais glané à l'école et dans mes livres. Peu de choses... Des miettes d'idées sans racines, méditées çà et là au hasard d'une lecture, ou discutées entre vieux copains pour les oublier, le lendemain matin, autant que nos premiers pas dans la neige. Pour tout dire, des fatras de jeune collégien que les jours n'allaient pas tarder à décevoir. Tout comme Robinson dans son île, je vivais loin du bien, loin du mal, indifférent à l'un comme à l'autre, ignorant le ciel et l'enfer dans le regard d'une femme, ce pays légendaire de la volupté où les plus démunis ignorent leur grand bonheur.

Une seule chose me captivait alors entre toutes, ma carrière de musicien. Je raffolais de plaisir devant mon pupitre à battre la semelle au rythme grisant d'une mélodie espagnole ou mexicaine. Je me souviens encore d'un soir de décembre où, sous l'œil vigilant de mon

LA RENCONTRE

professeur de trompette, Monsieur Pavlov, ayant ouvert pour la première mon Arban sur les « Variations sur le Carnaval de Venise » : debout devant mon pupitre, je crus littéralement voler avec les notes, comme dans un avion, au-dessus des nuages !

Ah ! de quel amour fou j'étais épris.

Jeune et chétif écolier de quinze ans, deux fois la semaine, tous les lundis et les jeudis après-midi, ma trompette d'argent sous le bras, j'allais régulièrement suivre un cours de musique instrumentale au Conservatoire National de Beyrouth, promettant à ma chère « Dulcinée » de tout quitter pour elle !

« L'école m'ennuie, tu sais ! J'ai tellement envie de larguer ce train de vie monotone où je me sens égorgé de sciences naturelles, de mathématiques et de géographie comme on n'égorge pas un pauvre mouton. Mais mes parents... »

« Tes parents ? »

« Pour eux, une carrière de musicien est synonyme d'une vie de débauche au cabaret ! »

« Ah ! »

Cette interjection de surprise indiquait que ma Muse trouvait qu'on était un peu trop sophistiqués chez nous, les Chakkour.

« C'est vrai que tu ne sais pas grand-chose, toi... Toute vie m'est si pénible loin de toi, et pourtant, tu ne me prends jamais au sérieux... Tu penses que je badine. »

« Je n'ai pas dit cela... »

« Non, mais tu le penses... »

« Pas du tout ! Personne au monde ne te connaît mieux que moi... »

GEORGES CHAKKOUR

Oui, sans doute, le cher cœur, je dois l'avouer : elle devinait avec une rare perspicacité psychologique mes rêves d'instrumentiste et de compositeur ! Cependant, si personne comme ma Muse orientale ne savait encourager mon jeune talent de trompettiste, personne non plus comme elle n'arrivait mieux à m'en faire douter ! Des fois même, il me semblait exiger de mes aptitudes musicales (que malheureusement je poussais à bout avec mes insistances de perfection technique), plus que mon talent ne pouvait offrir à mon adresse naturelle. Ou que ma Muse espérait un brin plus de réalisme de ma part. Bref, sans doute tous les deux cherchions nous l'impossible !

« Allège ton cœur, » me disait alors mon amie pour calmer ma peine. « C'est toujours ainsi quand on a des doutes sur ses capacités artistiques. N'exige pas de ton talent plus qu'il ne peut t'offrir ! Qui sait ce que l'avenir te réserve de plus joli ? Combien d'artistes célèbres, jusqu'à leur vingtième anniversaire, n'ont pas su s'ils devaient s'orienter vers la Peinture, la Poésie ou la Musique, notre Déesse à tous ! Puisque la plus haute divinité artistique est, sans contredit, la Musique !... Jouis simplement d'aimer ce que tu aimes sans rien exiger en retour de la vie, c'est là vraiment le seul bien qui compte. »

Dieu, comme je l'adorais !

Outre cela, j'étais à l'image de la jeunesse de mon pays, un peu différent peut-être... Si j'aimais Jésus je n'aimais pas trop les prêtres.

Cela a commencé à me travailler très tôt (bien avant l'arrivée de Dahesh dans ma vie). Environ six ou sept ans avant les événements que je raconte ici, alors que j'étais encore un tout petit moineau de la sacristie. Mais

LA RENCONTRE

ce ne fut pas sans raisons valables et bien évidentes en soi que, très jeune, j'ai fini par perdre ce qu'on appelle « la foi catholique, apostolique et romaine ». Je trouvais, à cet âge déjà, nos prêtres un peu louches. Alors sans plus croire en eux aveuglément, je leur obéissais néanmoins et obéissais à nos « frères » du collège à cause de ce que représentaient leurs deux soutanes noires. Puis je m'étais aperçu, comme l'écrit Julien Green dans un de ses romans, « qu'on ne peut aimer ceux en qui l'on ne croit plus ».

À tous ceux qui pourraient s'en étonner, je me contente d'affirmer que ce ne fut pas sans une profonde blessure au cœur qu'un gosse de mon âge, né pratiquement dans la sacristie, au milieu des vases sacrés, et qui plaçait les prêtres et les « frères » au même rang que Dieu le Père, a fini par ne plus leur reconnaître qu'un rôle de parasite dans la société. Il me semble toutefois nécessaire d'insister sur un point : la haine aveugle des gens de religion est un mal non moins évident en soi, à cause des « bons bergers » comme les Luther, les Calvin et les Érasme qui ne peuvent pas ne pas exister dans notre Église ; devenue malheureusement le lit de parade du Christianisme primitif d'autrefois. J'aimerais insister sur ce dernier point, car je vois aujourd'hui combien l'éthologiste autrichien Konrad Lorenz a raison d'écrire :

« La révolte de la jeunesse actuelle est fondée sur la haine¹. »

Une condamnation étroite et sans distinction des ecclésiastiques ne saura, d'ailleurs, que renforcer leur

¹ *Les Huit Péchés Capitaux de Notre Civilisation*, Flammarion, 1973, page 109.

GEORGES CHAKKOUR

influence néfaste aux yeux de leurs paroissiens ; faisant d'eux de faux martyrs ! Alors que le mobile de toute réforme saine est simplement d'arrêter la dérive de la foi, de clarifier les causes de ce regrettable dépérissement spirituel ; et surtout d'empêcher (par amour de Jésus) que le Christianisme, devenu le fief privé du Clergé, n'en fasse plus longtemps les frais.

Dans notre vieux monde méditerranéen, et notamment dans sa partie orientale, où l'Homme adulte (le père, le maître, l'instituteur, l'inspecteur, le prêtre ou le mari) est la mesure de toutes choses, et où le prélat est resté comme Dieu le Père aux yeux de ses paroissiens : l'Enfant et la Femme sont modelés par la société comme ces pauvres petits « pieds bandés » des jeunes filles chinoises, peintes par Pearl Buck dans un de ses romans populaires sur la Chine. Ils sont à leur instar assujettis aux bandelettes d'un faisceau de traditions désuètes, souvent idiotes, dont personnellement je tolérais aussi bien que mal l'inévitable et douloureuse ligature. Toujours est-il que ce monde de l'enfance, comme je l'ai vécu à Beyrouth des années cinquante, sonne aujourd'hui pour moi comme les versets d'un Coran estropiés par un petit Asiatique (qui ne pige pas un mot d'arabe), ou encore ceux du Nouveau Testament ânonnés en latin par un enfant de chœur des écoles chrétiennes : ridicule, artificiel et pitoyable !

Le doute divin, ou pour mieux dire la froideur religieuse du siècle précédent m'avait gagné dès les bancs de l'école. Déjà, aller tous les matins à la messe, jour après jour, semaine après semaine, sans aucun jour de repos, même un dimanche, « le jour du Seigneur » ! Pauvre de moi ! non, merci ! Plutôt jeter ma part de paradis aux orties que d'aller entendre un prêtre bouffon nous débiter des contes pathétiques sur le Royaume

LA RENCONTRE

céleste. Comme s'il ne s'agissait, ni plus ni moins, que d'un poulailler de village tout en chocolats et en bonbons réservés aux enfants sages.

« Quel enfer que la religion, » pensais-je durant le catéchisme. Qu'on m'égorge plutôt ! Et que de crimes on commet en son nom ! Si la félicité de l'homme est à ce prix, me grattais-je la tête en lisant le fameux « pari de Pascal », je n'en veux pas. Au milieu de la messe, alors que la clochette du servant annonçait respectueusement l'« élévation », tout mon être nageait à contre courant de ce paradis peint à l'eau de rose (plein comme un œuf de cafard), et qui me dégoulinait du nez comme une oie tellement j'en étais gavé à l'heure du catéchisme. Non franchement, c'était à me faire envier le temps ténébreux et barbare des cavernes, à qui on a si peu à envier d'ailleurs. Au lieu d'ombres animées sur les murs de notre « grotte », nous voyons le monde à travers des spectres courant sur un petit écran. Notre habitat s'est élargi, virtuellement, mais les médias nous sucent la cervelle et nous grignotent les yeux et les oreilles comme des ortolans. Où que nous soyons, nous recevons à présent de belles images en couleurs, de partout, en direct ; mais leurs factures, mais leurs palettes ne sont pas bien gaies. Ni le rouge rit son coquelicot ni le bleu respire son bel azur de jadis. En un mot, si tout a changé autour de nous, rien n'a vraiment changé en nous.

Surtout en matière religieuse !

On a beau passer de l'idolâtrie polythéiste à l'adoration monothéiste, la caque sent toujours le hareng. Et malgré tous les progrès intellectuels et l'émancipation morale liés à la conquête de l'Espace, nos « Royaumes de Dieu » sentent encore trop l'Olympe... Mais une Olympe de la décadence, mais une Olympe de pacotille

GEORGES CHAKKOUR

qui n'a rien à voir avec les vrais Dieux de Socrate, de Cicéron et de Sénèque.

Dans notre vieux bestiaire olympien, Zeus, Hermès, Apollon, Dionysos, tous ces dieux morts de la Mythologie, en quoi, je me le demande des fois, furent-ils plus illogiques, moins fascinants, jaloux et terribles que Dieu le Père des Chrétiens, ou le Allah des Musulmans, ou le Yahvé des Juifs, ou le Krishna de l'Inde brahmanique ? Nous ont-ils rendus plus sages au moins ? moins barbares ou moins polythéistes que ces anciennes divinités ? Rien de moins sûr sinon je me trompe étrangement. Non ! franchement, il est des jours où je me demande encore (où l'enfant en moi demande toujours à l'adulte que je suis devenu), si la religion, cette nouvelle Mythologie, ne serait pas un fléau raffiné et sournois inventé par Satan lui-même dans le but de défigurer le Souverain des mondes ! Faisant d'une pierre deux coup : dérouter la Créature et se venger de son Dieu. Car personne au monde, comme ce divin moqueur, ne saurait habiller ses pièges de pourpre, de psaumes et d'encens.

J'étais, oui, un peu rebelle à ma façon, mais pas méchant pour un sou. Une scène scolaire, qui me revient à l'esprit, me peindra probablement mieux que dix pages de jargon analytique.

*